

Jan ŠABRŠULA  
Prague

### **Etude du signifié : qu'en est-il du signe pour les Pragois ?**

1. 1. APRES SAUSSURE, la phonologie pragoise<sup>1</sup> a fait un mouvement déterminant vers la scientificité de la linguistique par la généralité de sa méthode. C'est l'essentiel de ce qui a été solide à Prague.

Parlons de ce qui était fragile. A l'époque "classique",

Le commentaire sémiologique est le plus souvent absent ou très succinct. (Fontaine, 1974 : 45)

Dans le cadre de l'Ecole de Prague, l'étude du signifié est tardive, elle est peu systématique, superficielle, allusive. (Šabršula, communication orale, Lausanne, 1993)

Les assimilations des notions de sens, renvoi à la réalité extra-linguistique et de signification intra-linguistique sont constantes et témoignent de l'absence d'une réflexion générale sur la sémantique à Prague. (Fontaine, 1974 : 171, note)

Nous souscrivons sans réserve à cette observation pénétrante émise par Jacqueline Fontaine.

1. 2. Tâchons donc de formuler une réflexion succincte sur le signifié, sur le signe et son fonctionnement, une sorte de point de départ, de prisme, à travers lequel nous pourrions apprécier les attitudes des Pragois.

1. 2. 1. Il faut faire la distinction entre un signe particulier non énonciatif (unité du système : appelons-la *sémion*) et un signe organisé énonciatif (*épisémion*).

Il faut absolument distinguer un signe — partie du système, partie de la langue —, et l'utilisation de ce signe.

---

<sup>1</sup> Nous distinguons le CLP (Cercle linguistique de Prague), l'Ecole de Prague (depuis Mathesius 1911) et les "Pragois" (habitants de Prague). Par métonymie, nous désignerons ainsi des linguistes, chercheurs sérieux, et des personnes qui s'imaginent être linguistes, d'orientations diverses : Néo-grammairiens, positivistes, marxistes ou prétendant être marxistes, ou chomskyens, ou dilettantes, qui publient à Prague leurs travaux, leurs opinions, leurs panegyriques, ou leurs autocritiques...

L'utilisation du signe a plusieurs aspects : le processus, la production du signe et le résultat de ce processus; énonciation (acte, processus) et énoncé (texte réalisé).

Donc, au lieu de la dichotomie saussurienne langue/ parole, il faudrait travailler — au moins — avec un schéma tripartite. Cette trichotomie devrait être exprimée par une terminologie appropriée. Ainsi pour l'*épistémion* élémentaire, la phrase, p. ex. :

1) phrase abstraite : règles pour la production de la phrase, niveau langue, modèle, en allemand quelque fois *Satzplan*, en anglais *pattern of sentence, utterance formula, sentence type*; chez Mathesius déjà, on a *schéma* [de la phrase];

2) phrase en train d'être générée et extériorisée, énonciation de la phrase;

3) phrase actualisée (enregistrée, transcrite).

De plus, il faudra distinguer, pour les unités supérieures à l'unité distinctive, le plan d'expression et le plan de contenu; ainsi, p. ex., *mot* comme expression et *mot* comme contenu.

On pourrait, et on devrait, aller plus loin encore.

Il faut partir d'un état de conscience, d'un substrat psychique. Gustave Guillaume parle d'*idéation notionnelle*, la première phase de l'acte de parole. Mathesius n'oublie pas cette phase. Il parle du *contenu d'idée* [myšlenkový obsah], de la *stylisation linguistique*<sup>2</sup>, de l'*extériorisation* [napsání ou vyslovení], de la perception : l'auditeur perçoit, entend ou lit l'énoncé, il déchiffre, décode le message — phase de la réception, d'aperception — et l'interprète.

Nous avons tâché de définir les unités minimales dans *AUC* (1980 : 80-81), en ajoutant des unités hypothétiques pour un troisième volet de la sémiologie, qui s'occupe des effets pragmatiques de l'énoncé.

Un signe particulier devient désignant dans le texte. Dans la langue, le signe n'est pas linéaire.

Il devient linéaire dans le texte. Ici, les éléments de la langue, les éléments codés, sont matérialisés, linéarisés, disposés, distribués, combinés, organisés selon les règles inscrites dans le code; dans la langue, leurs structures obéissent à des contraintes données par le système. Même le signifiant (*image acoustique*) relève donc de la langue, lié à quelque engramme dans notre cerveau.

Si le signifié, chez Saussure, est défini négativement par sa valeur, mais positivement, quand même, par l'*idée* ou le *concept*, il faudrait harmoniser et coordonner ces deux types de relations.

Je remarque d'ailleurs que l'explication de la base du signe particulier, de son contenu, par *concept* (lat. *conceptus*, scolast.) ne convient pas pour tous les cas, et pour la définition positive du contenu, je préfère le

<sup>2</sup> Cf. DOSTÁL (1954), notre meilleur aspectologue.

terme de *noyau notionnel* de Greimas (*invariant*), que je remanie en utilisant un dérivé du latin *notio*, à savoir *dénoté* (« contenu codé du signe particulier »).

Ainsi, pour la relation interne, qui constitue le signe, pour la *face* signifiante, mieux corrélat signifiant, le terme homologue sera *dénotant* « signifiant codé, pas encore linéarisé ». Je garde *signifiant* pour la forme du signe émis, pour son expression matérialisée, linéarisée. Notre *dénoté* « signifiant codé », en aucune façon, n'est le *denotatum* de Morris.

Le signe inséré dans son contexte, le *désignant* (Buyssens : 1960) fonctionne en interaction, en synergie avec les autres signes de la structure linéaire.

Rappelons que E. Benveniste (1966) propose deux termes, *mode sémiotique* et *mode sémantique*, le premier pour la langue, le second pour le texte. Pour nous, donc, la sémiotique étudie la relation interne qui constitue le signe codé et sa base (*noyau notionnel* ou *dénoté*), les relations paradigmatiques de ce corrélat, son analyse componentielle en sèmes (qui ne peut être purement logique, comme le pensent certains, p. ex. Katz et Fodor, mais empirique, en respectant l'éventuel sous-code de la langue). Le sème doit être révélé par le procédé de la commutation. La sémantique, que nous spécifions par l'adjectif *occurentielle*, étudie le contenu du signe en fonction, le contenu du désignant, son désigné (dans le cadre de l'*épisémission*). Comme unité minimale de l'analyse componentielle au niveau sémantique, nous nous servons du *noème* de L. Prieto.

Nous reprochons à Prieto d'utiliser ici le terme saussurien *signifié*, ce terme, chez Saussure, ne convenant que pour le contenu codé du signe particulier, dans le cadre de la langue (*noyau notionnel*, notre *dénoté*).

On parle quelquefois d'une sémantique référentielle. Mais il est absolument nécessaire de faire la distinction entre la sémantique occurrentielle et la sémantique référentielle, entre la particule du vouloir-dire (*contenu du désignant, son désigné*) et la réalité visée par ce contenu, le référent ontologique éventuel, voire objet matériel, individuel (ou classe d'objet, ou concept abstrait ou une fiction...)

1. 2. 2. Cette conception devrait influencer également notre interprétation de la connotation. La connotation peut être codée, p. ex. dans *papa* en face de *père*. Un connotant explicite peut être lié à quelque particule signifiante (*dénotante*). Quand ce signe devient désignant, le contenu supplémentaire codé (le *connotant*) co-désigne.

En réalité, le terme *connotation*, pas seulement chez les Pragoï, est une passe-partout assez vague, et même ceux qui, de façon fort peu organique, ont greffé la doctrine de Morris sur leur théorie linguistique, emploient *connotation* pour le niveau occurrentiel ou même référentiel et pour les corrélats de la relation de connotation. Mais une valeur supplémentaire (affective, etc.), sans être précodée, peut naître dans le texte (p. ex. un effet musical ou évocateur donné par l'accumulation et la redistribution des sons

dans un texte ludique); dans ce cas-là, cette valeur supplémentaire est co-désignée.

## 2. QU'EN EST-IL DONC DU SIGNE POUR LES PRAGOIS ?

2. 1. Le signifié n'est pas étudié de façon conséquente et explicite par l'Ecole "classique", il n'est que présupposé, pressenti : si le phonème a une fonction distinctive (moyen de distinguer deux mots), il sert le plan du contenu.

S. Karcevskij (1928 : 88-95) emploie le terme *signe* alternativement pour *signifiant* et *signe* [entier]. R. Jakobson risque d'appliquer sa *signification générale* vs *signification particulière* à des membres d'un paradigme/ cas comme *variante contextuelle*. Appréciations pourtant que Jakobson s'intéresse à la *sémantique grammaticale*.

Par contre, les tentatives ultérieures de B. Trnka et de son élève Vladimír Hořejší apparaissent comme machinales. Nous pourrions dénommer leur structuralisme *structuralisme d'expression* : ils énumèrent les moyens formels utilisés dans la grammaire et étudient leurs interrelations et (cf. Hořejší, 1957) ne s'occupent ni des relations de la forme et du contenu, ni de la distribution des unités. (cf. infra, paragraphe 4.)

Vladimír Skalička ira plus loin que les précédents avec son sème (*Zur ungarischen Grammatik*), en relation asymétrique avec sa forme (1935). Il ne réalise cependant pas que son sème peut être sémantiquement vide (génitif féminin des inanimés, comme *kost-i*, *duš-e*; de plus, malgré Jakobson et d'autres, on ne sait toujours pas quelle signification il faudrait attribuer à *génitif*).

Jakobson ne respecte pas suffisamment le principe fonctionnel (dans la conception pragoise), s'il exclut de son système de conjugaison les formes périphrastiques. Pour faciliter ses opérations formelles, il exclut arbitrairement de la *phrase grammaticale* l'impératif (dans le verbe), le vocatif (dans le nom).

Quelques considérations rudimentaires sur les classes *sémantiques* des substantifs se trouvent dans S. Karcevskij (1932, « Sur la structure du substantif ») : substantifs *appréciatifs* — *animés*, *inanimés*, non appréciatifs...

M. Rostohar (1934, *SaS*, III, No 4 : 211-221) donne une tentative intéressante d'analyse des désignations de la phrase.

L'étude des perspectives fonctionnelles de l'énoncé (« Aktuální členění větné » [Articulation actualisante de la phrase] de Mathesius peut être considéré comme une sorte de sémantique implicite et vague de la phrase. (Cf. infra, paragraphe 5.)

### 2. 2. Mais toute science est tributaire de l'«air de l'époque».

Dire que l'étude du signifié est éclectique après la deuxième Guerre mondiale ne suffit pas. Le travail des linguistes et de ceux qui croient l'être

est freiné par les changements dans le climat social et politique. Il ne s'agit pas d'emprunter des thèses d'origines diverses.

Après 1945, le CLP est affaibli par la mort de Trubetzkoy et de V. Mathesius, par l'exil de R. Jakobson. L'organe du CLP, *Slovo a slovesnost* réapparaît pour être plus tard usurpé par l'Institut de langue tchèque, institution officielle. En 1947 encore, Vladimír Skalička ose répondre à l'auteur soviétique Čemodanov, responsable d'invectives contre le structuralisme (*SaS*, 10).

Mais après 1948, la pression du nouveau pouvoir, qui instaure un monopole idéologique et une surveillance de toute activité intellectuelle, devient pernicieuse.

Affectées, toutes les sciences le sont. La campagne de Lyssenko contre la génétique amoindrit la biologie en URSS et chez les vassaux soumis à l'autorité du plus puissant. Le marrisme est devenu, en URSS, la doctrine linguistique officielle, "marxiste". František Trávníček, professeur à l'Université de Brno, très travailleur, très érudit, jadis droitier extrême, néophyte communiste, député du PCT, fait de la propagande en faveur du marrisme, entrant en émulation avec Bohuslav Havránek, professeur à Prague.

Quand Staline publie ses thèses sur la linguistique, tous deux abandonnent le marrisme et vont s'adonner à une propagande en faveur du « génial Staline » : l'un et l'autre vont accuser le concurrent d'avoir flirté avec le marrisme<sup>3</sup>. L'un et l'autre deviendront académiciens.

Ce n'est pas le moment de réfléchir profondément sur le problème du signe linguistique, du signifié. L'histoire *externe* influe sur l'histoire *interne* de la linguistique.

La linguistique de Prague, asphyxiée par le terrorisme intellectuel qui vient la frapper, par la servilité de ses leaders, à l'époque de la campagne contre le « cosmopolitisme en linguistique » (qui cloue au pilori le grand Mukařovský), contre les traditions du CLP, à l'époque de la glorification tapageuse du « marxisme en linguistique », se fait radier de la tradition structuraliste<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Cf. p. ex. HAVRÁNEK (1950 : 33-34) : « doctrine révolutionnaire, nouvelle doctrine de la langue, qui, se frayant son chemin par la lutte..., se propage partout où l'on crée une société nouvelle et une science nouvelle sur la base du marxisme-léninisme ». Voir également HAVRÁNEK (1947-1948 : 266-271). « Un de nos principaux linguistes, Fr. Trávníček dans *Naše řeč* (34, 1950, 1-6) faisait la propagande de la théorie marxiste en la présentant comme marxiste... ». HAVRÁNEK (1962 : 10).

Cf. aussi HAVRÁNEK (1947-1948 : 266-271), (1950 : 1-6), (1962 : 10).  
<sup>4</sup> NOVÁK (1991 : 186, 192) cite SGALL (1951 : 674-676). On trouve également un renvoi analogue chez L'HERMITTE (1987). Le *Tvorba* a été l'hebdomadaire du Comité Central du PCT, dirigé par l'idéologue Gustav Bareš qui, lui-même, participait à la discussion (qui se déroulait sur les pages de *SaS*, de toutes les revues philologiques, du quotidien du PCT *Rudé právo*, de nombreux recueils...) HAVRÁNEK (1968) mentionnera la « lutte contre le structuralisme, à laquelle avaient pris part, aveuglément, quelques linguistes tchèques ». Dans *Lidové noviny*, « Kulturní neděle » du 16. 7. 1950 (p. 2-4), sous le titre « La science tchèque discute l'article de Staline », B. Havránek, Ladislav Štoll, l'historien Husa, le jeune dilettante Ctírad Bosák, le docteur J. Lindhart (professeur de psychologie), le docteur Ladi-

Elle ne se remettra pas entièrement sur ses pieds quand les pressions idéologiques deviendront moins fortes, moins conséquentes et moins efficaces<sup>5</sup>.

### 2. 3. La distinction saussurienne de la langue et de la parole, minutieusement observée et rarement enfreinte par N. Trubetzkoy dans sa pho-

slav Rieger (professeur de philosophie) et le docteur Isačenko avaient pris la parole. La contribution de clôture fut écrite par le député communiste Gustav Bareš, qui, avec un aplomb de dilettante, parle de Marr, de Meščaninov, du structuralisme. Havránek y parle de « l'instruction grandiose donnée par Staline », de « l'éducation géniale » que Staline a faite. C'était le temps des déclarations, des vociférations. On publie de gros recueils reproduisant les moindres détails de la discussion soviétique sur la langue, inspirée par Staline; à Brno, en 1951, avec une préface du professeur Trávníček, à Olomouc, avec une préface de Jaromír Bělič, en 1952 : « Staline a donné l'esquisse géniale d'une doctrine marxiste authentique sur la langue ». Selon Trávníček « la publication des articles de Staline est un acte libérateur », ses mérites pour la linguistique sont « impérissables », comme le dit le « camarade Gustav Bareš ». František Trávníček rédige un pamphlet violent contre le structuralisme (1951), où il profère des insinuations à l'adresse de son concurrent pragois B. Havránek : Havránek avait rédigé pour l'encyclopédie *Otto*, à Prague, l'article « Strukturální lingvistika ». A l'occasion d'une conférence à la faculté de Philosophie, à Prague, P. Sgall donne une « analyse critique » du structuralisme, de son idéologie, de ses fautes, qui « apparaissent, notamment, dans les travaux de l'émigré antisoviétique Roman Jakobson ». (Cf. le compte-rendu de cet exposé in (1951) *Sovětská jazykověda* : 141-143). En 1953, *Sovětská jazykověda* commémore le 60<sup>ème</sup> anniversaire de l'académicien B. Havránek, « interprète le plus compétent de la doctrine de Staline sur la langue... ». Lors d'un colloque sur le cosmopolitisme dans la recherche littéraire, le 24 octobre 1952, le professeur Zdeněk Vančura met en relief « l'importance politique de la lutte contre les tendances cosmopolites et idéalistes de la linguistique occidentale, contre les impérialistes anglais, contre l'objectivisme scientifique bourgeois, contre le Basic English... ». Dans le *Rudé právo*, une grande attaque contre le « cosmopolitisme », « le structuralisme », « l'idéologie bourgeoise pourrie » a été menée par Jaromír Bělič, J.-O. Fischer, par les « cadres » du Parti Čestmír Čisáň, Jaroslav Kladiava, et encore par František Trávníček (*Rudé právo*, 2 mars 1952). Dans *Tvorba*, 1951, XX, Jaromír Bělič, professeur et doyen, apprécie hautement la contribution du jeune aspirant P. Sgall et également le fait que « le camarade Trávníček a su renouer avec l'article du jeune camarade ». Bělič reproche ici (p. 987) à Skalička d'« être dangereusement proche de certaines thèses structuralistes » et (p. 988) d'« avoir accepté la dichotomie langue/parole ». Jaromír Bělič, citant Marx, Staline, Serebrennikov et Sgall, condamne la thèse du PLK, selon laquelle la langue est un système de signe (p. 988). Deux contributions méritent une attention spéciale : d'abord la tragédie de Jan Mukařovský. Dans le *Tvorba*, XX, 40, p. 964, Jan Mukařovský fait une profession de foi antistructuraliste. Vladimír Skalička, *Tvorba*, XX; 49, du 6 décembre 1951, dans la contribution « Ke kritice tzv. typologie jazyků » réagit aux invectives de František Trávníček, en s'y opposant. Il est assez étrange de voir cette petite contribution publiée, et non étouffée, sur l'avant-dernière page (enveloppe).

<sup>5</sup> Dix ans après, B. Havránek donne un « exposé théorique de principe sur le développement et l'état actuel de la méthodologie marxiste dans la linguistique. L'exposé de Havránek est publié dans (1961) *Slovo a slovenost*, XXII, 2 : 77-86, dans le recueil *Problémy marxistické jazykovědy* (1962 : 9-23). Les problèmes du signe linguistique sont éclairés, selon lui dans la revue *Voprosy filosofii*. B. Havránek dit littéralement : « La forme et le contenu en langue forment une unité dialectique, que l'on ne peut réduire à la relation entre le signifiant et le signifié ».

On s'aperçoit, en fait, que la réflexion des linguistes portait sur d'autres sujets. Le propos de Havránek est incompréhensible. Il nous inspire un examen approfondi du couple *označující/označované* (signifiant/signifié) employé dans la linguistique tchèque d'alors.

nologie (et dans certaines autres études) est comprise de façon variée par les adhérents du CLP et, en fait, les Pragoïses n'ont qu'exceptionnellement tiré parti de cette distinction lors de l'étude du signe linguistique et de son fonctionnement.

Roman Jakobson en viendra même à nier l'intérêt théorique de cette distinction, tout comme Bohumil Trnka<sup>6</sup>.

2. 4. Les Pragoïses n'éludaient qu'avec peu de conséquence les difficultés que présentait l'interprétation du signifié, égarés, dans certains cas, par les traductions tchèques peu heureuses des termes saussuriens.

Certains auteurs de Prague ont cru, et en partie continuent à croire, qu'il suffit de se servir du couple saussurien *signifiant-signifié*, termes traduits par *označující-označované* (participes dérivés de *znak* [signe]) ce qui conduisit quelquefois à comprendre *označované* comme *désigné* (voir supra, 1. 2. 1.), alors que *označující* (littéralement désignant) est souvent, comme *signifiant*, conçu comme *expression matérialisée, linéaire*, ce qui est souvent à l'origine d'une incompréhension totale des problèmes. Il y a même des auteurs qui emploient *označované* pour *réfèrent ontologique matériel* (si possible nommable et concret), et encore ceux, qui, dans leurs écrits, emploient *označované* alternativement pour *réfèrent ontologique* et pour *signifié occurrentiel* (notre *désigné*) et, si nous avons de la chance, nous tombons sur quelqu'un qui pense au *signifié de langue*.

On pourrait illustrer la portée de ce lapsus en établissant des équations imaginaires pour l'allemand : signifiant = \**Bezeichnung* ou \**das Bezeichnende*, signifié = \**das Bezeichnete*<sup>7</sup>.

2. 5. Il est assez peu compréhensible (pour un linguiste épris de sa sémiologie) que les Français, quasi unanimement, emploient le terme *sens* comme un passe-partout, dans toutes les acceptions possibles, malgré un Guillaume, malgré un Saussure, bien entendu... Il serait préférable de le réserver, dans la linguistique, à *une partie spéciale du contenu du message* (et non d'une unité partielle), qui dépasse la dénotation et la désignation (*Sinn* en allemand; il ne s'agit pas du « Sinn » de Frege). Cet emploi pourrait être illustré par : *Cette phrase n'a pas de sens...*

Les Pragoïses ont pensé à ce volet de la *signification*. Sloty, dans « Satz und Sinn », interprète *Sinn* comme *Deutewert*.

Von der semantischen Kategorie des Sinnes... kann man... nur bei den sprachlichen Äusserungen.

Horálek (1967)

<sup>6</sup> Cf. TRNKA (1988 : 29, 55, 70, 89, 90). Le recueil comprend 20 articles. Dans la bibliographie, nous nous contentons de donner le titre sommaire, faute de place.

<sup>7</sup> Nous distinguons avec Husserl, *gegenständliche Beziehung* et *das bezeichnete Gegenstand* (= *denotatum* de Morris). « Die Bedeutung ist ein Systemwert », selon Miloš Dokulil (1969. 1970 : 478). Et, ajouterons-nous, il faut distinguer *Bedeutung* / *Bedeuten* = *dénotation* / *dénoter* / *relation* et les corrélats *dénotant non réalisé*, *signifiant linéarisé* = *sprachliche Form* — *das Bedeutete* = *dénoté*.

Mais le problème est déjà développé par J. Mukařovský (1938), repris par Horálek (1981), traité aussi par Coseriu (1973 et 1978).

Le *Sinn* de Frege ne correspond pas à l'emploi usuel de l'allemand *Sinn*. Horálek (1969 et 1970 : 477) réclame « die Ausarbeitung einer Textsemantik » qui, à notre avis, devrait dépasser la noologie que nous avons appréciée chez Prieto.

3. Le dernier exemple démontre qu'à Prague, malgré tout, nous trouvons chez certains linguistes la distinction adéquate des notions que nous venons de mentionner.

3. 1. C'est le cas de Josef Filipec, qui parle de la « Verbindung von Form und Bedeutung » (cette *Verbindung* est la relation linguistique interne).

3. 2. Karel Horálek (1968, *TLP*, 3) (la publication des *TLP* sera supprimée à l'époque de la "restauration" idéologique après 1968) appelle *Sprachsemantik* le mode sémiotique de Benveniste. A une autre occasion, il va se servir de *označovatel* (pour *désignant*). Pour le contenu codé du mot, Horálek emploie *Wortbedeutung*. B. Trnka (1984) emploie *signant pour označovatel*, mais il n'est pas sûr que nous puissions identifier son terme avec notre *désignant* ou avec le *označovatel* de Horálek, étant donné que Trnka, ces dernières années, a cessé de considérer comme utile la dichotomie langue/ parole. *Signát, signatum* est pour lui *entita označovaná*, donc, peut-être, pense-t-il à *référent ontologique*.

3. 3. On pourrait croire que Trnka (1988) flaire la distinction entre *signifié codé* et *désigné* en parlant de *významová funkce* vs. *význam*, mais quelle devrait être l'interprétation définitive de ces termes chez lui, qui a cessé de reconnaître la dichotomie langue/ parole ?<sup>8</sup>

3. 4. Le signifié est interprété comme *classe* ou, plus exactement, au lieu du signifié, les Américains (Peirce, etc.) parlent de *classe*; et certains Pragois, désirant être modernes, et sans conception propre, optent pour *classe*, en abandonnant même, dans certains cas, des formules antérieures plus judicieuses.

3. 5. K. Horálek emploie *sémiologie* pour la théorie générale du signe (encore en 1977); plus tard, il "américanise" sa terminologie et emploie *sémiotique*, très en vogue ces derniers temps à Prague.

<sup>8</sup> Cf. TRNKA (1988 : 108-124), « Sémantika ». Plusieurs articles de Trnka dans ce recueil sont intitulés « Znak », « Sémantika », etc. Cependant, Trnka y traite plutôt de la hiérarchie des rangs linguistiques. Pour lui, les entités comme phonème, mot, phrase, unité superphrasique (*promluva*) sont en relation logique *A stat pro B*, etc. Les phonèmes désignent (*označují*) les mots, les mots désignent la phrase, la phrase est le signe (sic!) de l'entité superphrasique (*promluva, utterance*), p. 72-73. Dans certains cas, Trnka dit « réalisent ».

3. 6. Nous apprécions hautement les esquisses valables du grand Pavel Trost (*Bedeutung — Meinung...*) qui, pourtant, semble pencher quelquefois vers une sémantique *référentielle* quand il parle de *Gegestandsbezug*.

Mentionnons une tentative intéressante de M. Rostohar : son article « O struktuře větných významů » s'efforce d'explorer les rapports asymétriques entre termes de la proposition et de leurs désignation (1937 : 211-221).

Il nous paraît difficile, d'autre part, que certains travaux récents, ayant pour objet le calcul de la fréquence des espèces de mots, puissent intéresser sérieusement la sémiologie.

Rappelons enfin l'apport des travaux de František Daneš sur la sémantique de la phrase.

3. 7. Pour ce qui est de l'étude poétique, R. Jakobson était surtout préoccupé de ses aspects phonologiques (ou phonostylistique). Néanmoins, ancien membre du Cercle de Moscou et lié avec les « Formalistes » de Pétrograd, il s'intéressait à la sémiologie, au renouvellement incessant de la relation expression/ contenu du signe linguistique dans le langage poétique (cf 1921, « Novejšaja russkaja poèzija »).

Jan Mukařovský, quant à lui, affirme que l'étude des arts doit devenir l'une des parties de la sémiologie et fait la tentative de définir la spécificité du signe esthétique : c'est un signe autonome, qui possède une importance en lui-même. Mais il ne nie pas la fonction communicative du langage verbal, seconde fonction sémiologique des œuvres d'art "à sujet" : littérature, peinture, sculpture...

Notons que le *diagramme* de Jakobson fonctionne mieux dans la déclinaison russe que dans les autres langues et que les *théories des modèles* (de certains auteurs récents) sont peu compatibles avec l'*arbitraire* du signe.

Bogatyrev (1936, 1971) avait mis en évidence la fonction de la *structure des fonctions* (dans le costume populaire, p. ex., il distingue la fonction d'objet utilisable, et la fonction de *signe*, et l'*ensemble complexe structuré des fonctions*, qui peut assumer une nouvelle fonction significative...

#### 4. LES SYNERGIES DU SIGNE LINGUISTIQUE

Un signe à *valeur pleine* est beaucoup moins *autosémantique* qu'on ne le soupçonne, à Prague et ailleurs : il est synallagmatique et son fonctionnement est synergétique. Sa fonction, son désigné et son dénoté son co-déterminés par tout le réseau de ses relations linguistiques externes (dues à la coexistence du signe donné avec les autres signes particuliers du même système); à savoir : la *valeur* de Saussure, fondée sur l'opposition, l'exclusion mutuelle et la possibilité de substitution paradigmatique.

Mais les relations linguistiques externes sont également les relations avec les signes appartenant aux autres rangs du même système, p. ex. les relations virtuelles du noyau lexical avec les éléments affixaux ou désinentiels et, en général, les relations potentielles (précodées dans le système) des signes particuliers *autosémantiques* avec leurs satellites possibles (auxiliants verbaux, prépositions, articles...) les relations des unités linéaires (ou linéarisables) avec les schèmes syntaxiques possibles et les schèmes suprasegmentaux possibles...

Ainsi, dans le cadre des relations linguistiques externes, il faut examiner également les relations virtuelles avec les unités et schémas qui rendent possibles différentes transformations, et avec toutes les unités et leurs combinaisons possibles qui se prêtent à la formation des paraphrases, périphrases, reformulations... Cette combinabilité codée est à la base des combinaisons réalisée dans le texte (axe syntagmatique).

Dans *Le chien est un animal* et *Le chien qui est derrière la porte mord*, *chien* désigne chaque fois une chose différente. Dans *Le chien qui est derrière la porte* et *Il y a un chien derrière la porte* le désignant *chien* vise, chaque fois, un seul objet concret individuel.

Dans un contexte plus large, *un chien* apparaîtra comme le rhème de l'énoncé; dans la phrase *Le chien qui est derrière la porte est dangereux*, le prédicat peut être rhématique, la proéminence peut néanmoins signaler le complément circonstanciel *qui est derrière la porte* comme rhème (voir infra paragraphe 5).

La combinabilité codée est à la base, également, de la notion de *cryptocatégorie* (cf. Šarbšula, 1980, 26).

## 5. SUR LA PERSPECTIVE FONCTIONNELLE DE COMMUNICATION

A Prague, on glisse souvent vers une explication simplifiée des moyens d'expression de la PFC<sup>9</sup>, par le facteur *ordre des mots*, d'où *aktuální členění větné* [articulation actualisante de la phrase].

C'est dès 1973 que nous écartons de la terminologie pragoise l'*articulation actualisante de la proposition* [aktuální členění větné]. L'ordre des mots (souvent, il serait mieux de dire l'ordre des termes de la proposition) est l'un des moyens possibles et relativement valable de la PFC.

Les cas sont nombreux où il n'y a rien à "articuler" (Šabršula, 1980, 95), et c'est pourquoi nous préférons parler de la *perspective fonctionnelle de l'énoncé* (PFE) ou de la PFC.

La proéminence peut revaloriser l'ordre des mots, même en français ou en anglais. Dans un cas banal, la proéminence de l'élément rhématique

<sup>9</sup> E. BENEŠ (1968 : 267-274) parle de la *Functionnal Sentence Perspective*. Pour Šabršula (1973), c'est la PFE.

peut contribuer à la suppression de tous les éléments thématiques (ellipse), pour ne conserver que le rhème explicitement énoncé :

Qui cherchez-vous ? — Paul.<sup>10</sup>

La PFC est un phénomène qui se manifeste au rang supérieur (superphrastique). Sa manifestation relève de la parole, mais les possibilités de signalisation sont codées dans la langue.

On reprochait à Saussure de limiter la langue au niveau du mot. Chomsky croyait que c'est la phrase qui clôt le domaine de la *langue*. V. Skalička, dans l'article sur la « Syntaxe de l'énoncé » [Syntax promluvy] fait remarquer que les éléments se réalisent à l'intérieur d'une séquence linéaire consistant en plusieurs énoncés élémentaires...

## 6. QUELS SONT LES RANGS DU SYSTEME LINGUISTIQUE ?

A la différence du schéma simplifié de la *double articulation*, l'Ecole de Prague distingue traditionnellement les rangs phonologique, morphologique, syntaxique. Les *rangs* sont ici appelés *plans* le plus souvent, selon le schéma expression (ou image de l'expression) — contenu. Skalička et Trnka ajoutent le rang superphrastique<sup>11</sup>.

© Jan Šabršula

<sup>10</sup> Si à la question *Tu travailles ?* on répond *Je travaille*, le lexème *travail-* est thématique, le “présent” est thématique, le mode “assertorique” est thématique, c'est uniquement l’“affirmation” qui est rhématique. Le rhème pourrait être représenté (désigné) par *Oui*. Dans la réplique possible *Je travaille*, l’“affirmation” est exprimée par un zéro linguistique, donc le noème rhématique est désigné par un zéro linguistique, et la proéminence, indice de privilège du rhème.

<sup>11</sup> Notons que cette terminologie n'est pas assez générale. Le phonème est l'unité du rang des unités distinctives pour le sous-code parlé. Nous préférons le terme générique de Jacques Pohl *plème* (pour le phonème, pour la lettre, éventuellement pour d'autres unités distinctives). Cf. ŠABRŠULA (1980-*AUC* : 9). Le rang suivant est constitué par les *sémions* (simples ou complexes) et leur appareil affixal et désinentiel (il n'y a donc pas de rang *lexical* à part). Comme la syntaxe est partout (on ne peut pas remplacer *mal* par *alm*, ni *marchons* par *ons-march*), le rang supérieur est celui de *épisémions* (élémentaires : phrasillons, proposition, phrase complexe — avec leurs modèles codés) et des *épisémions complexes* (un énoncé peut être réalisé par plusieurs *épisémions*). Cf. ŠABRŠULA (1980-*AUC*).

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DANEŠ, F., DOKULIL, M. (1955). « K tzv. významové a mluvnické výstavbě věty ». In *O vědeckém poznaní soudobých jazyků*. Praha, p. 231-241.
- DOSTÁL, A. (1954). *O vidovém systému v staroslověnětině*. Praha : SPN.
- FONTAINE, J. (1974). *Le cercle linguistique de Prague*. Tours : Mame.
- HAVRÁNEK, B. (1947-1948). *Slavia*, 18, p. 266-271.
- (1950). « Tvůrce nové sovětské jazykovědy ». In *Slovanský přehled*, 36, p. 33-38.
- (1962). *Problémy marxistické jazykovědy*. J. Bělič (éd.). Praha : ČSAV, p. 9-23.
- (1968). *SaS*, p. 225-229.
- HOŘEJŠÍ, V. (1957). « Postavení morfologie v mluvnici a její obsah ». In *ČMF*, XXXIX, 2, P. 2-3, 4, p. 212-220.
- LEŠKA, O. (1992). « K lingvistické tematice pražského lingvistického kroužku klasického období ». In *ČMF*, 74, 1 p. 1-7.
- (1993). « K Novákovým osudům české lingvistiky ». In *SaS*, LVI, 2, p. 132-134.
- L'HERMITE, R. (1987). *Marr, marrisme et marristes. Science et perversion idéologique*. Paris : IES:
- MATHESIUS, V. (1947). *Čeština a obecný jazykozpyt*. Praha : Melantrich.
- NOVÁK, P. (1991). « K poválečným osudům české lingvistiky ». In *SaS*, LII, 3, p. 183-193.
- PUŠ, F. (1950). « Proti kosmopolitismu v lingvistice ». In *SaS*, III, 4, p. 109-110.
- ROSTOHAR, M. (1937). « O struktuře větných významů ». In *SaS*, III, 4, p. 211-221.
- SGALL, P. (1951). « Stalinovy práce o jazykovědě a pražský lingvistický strukturalismus ». In *Tvorba*, 20, p. 674-676.
- SKALIČKA, V. (1957-1948). « Kodaňský strukturalismus a pražský lingvistický strukturalismus ». In *SaS*, X, p. 135-142.
- ŠABRSULA, J. (1980), *Substitution, représentation, diaphore*. AUC : Praha : UK Monographia LXXXI. Voir notamment : (1973). « La perspective fonctionnelle de l'énoncé ». AUC-RP, p. 91-124; (1980). « Les synergies du signe linguistique en face de la réalité ». PP A. 23, 3, p. 150-163.
- TRNKA, B. (1988). *Kapitoly z funkční jazykovědy*. Nosek Jiří (éd.). Praha : UK 1990.
- VACHEK, J. (1960). *Dictionnaire de la linguistique de l'Ecole de Prague*. Utrecht, Anvers : Spectrum.

- (1970). *U základů pražské jazykovědné školy*. Praha : Academia.
- (1972). *Z klasického období pražské školy 1925-1934*. Praha : Academia.
- (1951). *Sovětská věda-jazykověda*, 3-4, p. 141-143.
- (1953). *Sovětská jazykověda*, III, 1.